

prend une belle place dans l'histoire helvétique, en essayant de civiliser les Barbares et d'adoucir les mœurs de la contrée. Saint Gall et saint Colomban viennent de la Grande-Bretagne prêcher le christianisme dans la Suisse orientale, où ils fondent l'église célèbre de Saint-Gall. L'abbaye de Pfäfers, au huitième siècle, conserve quelques étincelles du feu sacré des lettres qui menaçaient partout de s'éteindre. Zürich prend un grand accroissement et devient la résidence d'un comte qui gouvernait les provinces voisines au nom de Charlemagne. Les petits-fils de cet empereur ne purent long-temps conserver la conquête de leur père : leur faiblesse, leurs rivalités, amenèrent, en 879, la fondation du royaume d'Arles. Boso, fils d'un comte des Ardennes, est choisi par les grands et par les évêques pour régner sur les Alpes, sur les provinces du Rhône et sur la Suisse occidentale. L'empire d'Occident se démembra de nouveau.

En 888, Rodolphe I^{er}, de la famille des comtes de Stratlingen, sur les bords du lac de Thun, soumet la Bourgogne Transjurane, fonde le second royaume de Bourgogne, et va établir le siège de son empire à Payerne. Sous ce roi et sous quelques-uns de ses successeurs, le pays respire et se relève de ses ruines. Rodolphe II épouse Berthe, fille d'un des ducs de Souabe ; les Suisses conservent encore le souvenir de cette reine, qui fut l'amie des pauvres, qui fit de grands dons au clergé, fonda des églises, et qui filait elle-même ses vêtements. Vufflens, près de Morges, ce beau château qu'habita si long-temps madame de Montolieu, Champvent, près d'Yverdon, furent bâtis par la reine Berthe, dont les restes ont été, dit-on, naguère trouvés à Payerne.

Rodolphe III fut un prince sans courage. En mourant, il laissa ses états à l'empereur Conrad, son neveu. Alors éclata une guerre cruelle entre ce prince et Eudes, comte de Champagne, qui avait des droits sur le royaume de Bourgogne. La mort d'Eudes, tué sur le champ de bataille, mit fin à cette longue contestation, et Conrad, couronné à Genève par l'archevêque de Milan, fut maître d'un royaume qui s'étendait au nord jusqu'en Allemagne et au centre de la France, et au midi, jusqu'à la Méditerranée, en Provence.

Bientôt ce grand empire se démembra. Il eût fallu une main de fer pour contenir une foule de princes, de grands vassaux, qui cherchaient à se rendre indépendans. Les ducs de Zæringen y réussirent les premiers : nous les voyons, en 1081, obtenir le Brisgau, la Forêt-Noire, une partie du canton de Zürich, et plus tard, tous les pays qui s'étendent à l'est, le long de la chaîne du Jura, et la plus grande partie de l'ancienne Helvétie.

L'histoire n'a que des éloges à donner à ces princes, hommes de cœur, protecteurs des lettres, et à qui l'on doit la fondation des villes de Fribourg et de Berne.

Zürich, Bâle, Genève, Soleure, Schaffhouse, prennent rang parmi les villes importantes de l'Helvétie ; leur commerce est prospère, leurs relations étendues. Mais divisée, morcelée en plusieurs états, la Suisse est alors à chaque instant le théâtre de contestations sanglantes ; une foule de petits souverains s'y disputent le pouvoir. L'illustre maison de Zæringen s'éteint en 1218 ; les maisons de Souabe et de Kybourg disparaissent bientôt aussi. C'est alors qu'on vit s'élever sur les ruines de ces deux maisons puissantes la famille de Hapsbourg.

Rodolphe fut un maître dont le joug fut doux et léger. Illustre dans la guerre, d'une expérience consommée dans l'administration de ses domaines, ce prince peut être regardé comme un des plus grands hommes de son époque. Si ses successeurs eussent comme lui respecté les privilèges de la nation, donné l'exemple des bonnes mœurs, traité leurs sujets en pères plutôt qu'en maîtres, la maison de Hapsbourg règnerait encore sur la Suisse. Malheureusement le fils de Rodolphe, Albert d'Autriche, voulut joindre l'Helvétie à ses états et obliger les habitans à le reconnaître comme leur souverain immédiat et héréditaire. Berne et Zürich refusèrent de courber sous le joug ; Saint-Gall et Glaris furent contraints de s'y soumettre ; Schwytz, Uri et Unterwald attendirent le moment favorable pour le briser à jamais. Ces derniers faisaient partie des cantons forestiers, que leurs montagnes et leurs épaisses forêts avaient jusqu'alors mis à l'abri de la convoitise de l'étranger. C'était un peuple de pasteurs retirés dans leurs solitudes, soumis aux lois, vassaux obéissans des empereurs, mais attachés de cœur et d'âme à leurs privilèges, aussi anciens que leurs montagnes. Ils élisaient eux-mêmes leurs juges ; ils nommaient leurs landammans et avaient des assemblées annuelles où s'exerçaient leurs droits de peuple libre. Cette liberté, l'empereur Frédéric II l'avait reconnue dans un diplôme solennel en 1240.

Albert d'Autriche voulut faire fléchir ce peuple indomptable ; il envoya pour les soumettre quelques-uns de ses lieutenans : Landenberg dans l'Unterwald, et Gessler dans le canton d'Uri. Retirés l'un et l'autre dans des châteaux-forts, ils tyrannisaient les habitans de ces contrées et bravaient leur haine et leurs plaintes. Ce joug était devenu insupportable. On murmurait hautement. Walter Fürst, d'Uri ; Werner Stauffacher, de

Schwytz; et Arnold de Melchthal, d'Unterwald, résolurent de délivrer leur patrie. Vers la fin de 1297 ils traversèrent le lac des Quatre-Cantons, gravirent le Grütli, accompagnés chacun de dix amis dont la fidélité était à toute épreuve. Là ces trente-trois grands citoyens firent serment de défendre leurs privilèges, et arrêtèrent le plan de leur délivrance future. Nul d'entre eux ne songeait encore à affranchir entièrement son pays : leur désir était de s'assurer à eux-mêmes et de transmettre à leur postérité la liberté qu'ils avaient héritée de leurs pères. Le Grütli devint le berceau de l'indépendance helvétique.

Gessler avait fait placer au sommet d'une pique un chapeau autrichien que chaque habitant était obligé de saluer en passant, comme le gouverneur lui-même, ou l'empereur dont il tenait la place. Un des patriotes du Grütli, Guillaume Tell, le gendre de Walter Fürst, refusa énergiquement de se soumettre à cet acte d'humiliation et de tyrannie. On connaît son histoire... Arrêté par ordre de Gessler, condamné à abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils, il obéit et enleva la pomme. Il tenait cachée sous ses vêtements une seconde flèche : Gessler l'aperçoit et lui demande ce qu'il prétendait en faire. « T'en percer le cœur, répond Tell, si j'avais eu le malheur de tuer mon enfant. » Il est arrêté de nouveau, chargé de fers, jeté dans une banque pour être conduit au château de Küssnacht ; mais un orage violent s'élève et va submerger l'embarcation. Tell était un batelier habile ; on lui ôte ses chaînes, il saisit la rame, et, malgré la tempête, il guide heureusement le bateau sur une pointe de rocher qui porte depuis le nom de *Tell's-Platz*. Il s'élance sur ce bord libérateur, en repoussant du pied l'esquif au milieu des flots ; il traverse le canton de Schwytz, va se cacher dans un chemin creux, guettant Gessler, qui ne tarde pas à passer, le perce d'une flèche, le tue, et échappe aux satellites de l'infâme gouverneur.

Ce fut le signal de l'insurrection. Il fallait prévenir les Autrichiens... Le premier jour de l'année 1308, les conjurés s'introduisent par ruse dans le château de Wolfenchiess, dont une jeune fille leur a ouvert les portes. Le même jour le château de Landenberg tombe en leur pouvoir, et le dimanche suivant tous les hommes libres des trois cantons se lèvent en masse, jurant de mourir pour la défense de leurs droits, qu'ils regardent comme plus précieux que la vie. Aucune goutte de sang ne souille les vainqueurs. Les Autrichiens désarmés sont reconduits à la frontière sans nul mauvais traitement. Si l'Autriche eût écouté la voix de la sagesse, elle eût maintenu les privilèges

de ces braves paysans ; mais elle préféra en appeler à la force brutale, et au lieu d'une insurrection ce fut une révolution complète qui s'opéra.

Peut-être les confédérés eussent-ils payé bien cher leur noble audace, si l'empereur Albert, qui avait juré de les châtier, ne fût mort dans le même temps, assassiné par son neveu Jean d'Autriche. Plus sage, Henri VII de Luxembourg, son successeur sur le trône impérial, essaya les voies de douceur et respecta les privilèges des trois cantons. Mais son règne fut trop court, et sa mort, qui eut lieu en 1313, laissa une libre carrière aux projets oppresseurs des enfans d'Albert. Léopold, l'un d'eux, jura de venger la mémoire de son père et d'écraser ces paysans orgueilleux qui avaient osé braver la puissance de sa maison. Il ne s'en tint pas aux menaces : il leva une armée nombreuse, et, suivi de l'élite de sa noblesse, il vint pour enchaîner les cantons révoltés ; mais tout son orgueil expira à Morgarten, où 2,500 cadavres autrichiens jonchèrent le champ de bataille, et où 11 de ses bannières tombèrent aux mains des vainqueurs.

Après ce grand triomphe obtenu par moins de 1,300 paysans, sur une armée de 15,000 hommes, les confédérés se rassemblèrent à Briënnen, dans le pays de Schwytz, pour y renoueler leur pacte d'union, et des fêtes patriotiques furent instituées pour célébrer la délivrance de la patrie.

La bataille de Morgarten avait porté un coup funeste à la puissance autrichienne. Son sang le plus pur y avait coulé ; elle était trop affaiblie par cette funeste journée pour tenter de nouvelles attaques ; d'ailleurs l'Allemagne l'occupait elle-même assez. Une trêve fut accordée aux Waldstettes, et à cette trêve succéda un long repos que les confédérés employèrent à établir les bases d'une sage constitution.

En 1330, Schwytz, Uri et Unterwald se réunissent à Zürich et s'emparent de la vallée Léventine qui relevait du chapitre de la cathédrale de Milan. En 1332, Lucerne demande à entrer dans la confédération. C'était une ville puissante et dont la conquête était avantageuse à des cantons qui n'étaient formés que de villages et de hameaux. Aussi les ducs d'Autriche s'opposèrent-ils de toutes leurs forces à cette adoption. Un demi-siècle ils luttèrent contre les Lucernois, employant la ruse, la force ouverte, la trahison ; efforts inutiles ! Une seconde fois la cause de la liberté triompha. Las d'une guerre ruineuse, ils consentirent à en appeler à l'arbitrage de Zürich, de Berne et de Bâle, qui se prononcèrent contre la maison d'Autriche. L'indépendance de Lucerne fut reconnue.